

Critique positive

Georges Thévenet

Georges Thévenet

Critique positive

© Georges Thévenet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3346-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le difficile choix du titre

J'ai un temps pensé à intituler mon essai « le chemin tortueux qui mène à la vérité », puis je me suis ravisé, trouvant cette présentation par trop ésotérique. J'ai alors pensé à « Une critique positive se doit d'être respectueuse », que j'ai trouvé trop moraliste, puis « La liberté de la pensée est-elle illusoire ? », titre qui me plaisait assez, mais j'ai craint qu'il suggère un développement philosophique rébarbatif, éculé ou ambigu, alors j'y ai renoncé.

J'ai eu bien d'autres idées, mais aucune ne m'a vraiment emballé. En fait, je ne voulais pas révéler d'emblée la finalité réelle de cet essai, car en le faisant, je prenais le risque ne pas être pris au sérieux. C'est pourquoi je devais trouver un titre qui soit à la fois invitant et honnête, c'est-à-dire susceptible de susciter la curiosité, sans trop en dire, mais sans tromper sur le contenu.

Il me fallait rester simple et concis, sans fioritures inutiles qui risqueraient d'être parasites. J'ai finalement retenu comme titre « Une critique positive » sans autres indications, laissant au lecteur le soin de découvrir par lui-même tous les cheminements de pensée qui peuvent s'amorcer à partir d'une simple critique de déclaration ou d'affirmation.

C'est en quelque sorte à une promenade de pensée que je vous invite, une promenade que je me suis efforcé de rendre la plus plaisante possible sans pour autant verser dans la facilité.

Quelques précisions préliminaires

Je n'ai rien fait d'extraordinaire dans ma vie. Je n'ai pas commis de crime, si tant est qu'un crime soit une chose extraordinaire. En fait, si je n'ai jamais tué personne, c'est peut être simplement pour ne pas avoir à le regretter car il n'y a plus de retour en arrière possible et j'ai une véritable horreur de tout ce qui est définitif, car je ne peux plus rien corriger ni modifier, or conserver la possibilité d'apporter des corrections à ce que je fais est pour moi une nécessité. C'est sans doute le signe d'un manque de confiance en moi, mais je me suis toujours gardé cette possibilité. Je n'aime pas ce qui est irréversible.

Quand je dis que je n'ai pas commis de crime, ça ne veut pas dire que je n'ai tué personne, mais je me contente de tuer en pensée. Il y a l'intention, mais comme elle reste secrète, qu'elle n'est pas exprimée, elle n'est pas répréhensible selon la loi, et c'est une liberté bien commode pour rendre la justice ou pour se venger d'un affront dans son for intérieur. Alors oui, j'ai tué plein de gens, pour un tas de raisons, bonnes ou mauvaises, je ne sais plus car elle avaient leur sens sur le moment et ça me faisait du bien, alors... Et puis il n'y avait rien qui soit irréversible, je pouvais toujours changer d'avis.

J'ai même tué des gens que j'aimais, ou alors que je croyais aimer, parce que ce ne serait pas très logique sinon. D'ailleurs c'est peut être un signe auquel on devrait prêter plus d'attention quand ça se produit, mais avons-nous toujours envie d'être confronté à la réalité si cela risque d'être désagréable, ce n'est pas du tout certain.

Je n'ai pas inventé la roue, elle existait déjà depuis bien longtemps. Je n'ai rien créé de très remarquable non plus, pas de symphonie, pas d'opéra, pas non plus d'œuvre d'art. Bref, je suis quelqu'un sans aucun intérêt, sans passé et sans avenir, sauf si un événement exceptionnel vient renverser le cours des choses, non pas qu'il soit inattendu car on espère tous plus ou moins l'impossible, mais hautement improbable en l'état actuel des choses. Je sais bien que gagner une grosse somme au loto est extrêmement rare, les statistiques sont formelles, mais

on tente tout de même sa chance, histoire de voir, on ne sait jamais ! Personne n'est sûr de rien et si probabilité est faible, la chance est quelque chose d'assez mystérieux pour laisser la place à l'espérance.

J'ai passé l'essentiel de mon temps à jouer, puis à rêver, puis, après les années d'enfance, à réfléchir sur un nombre impressionnant de sujets, du plus anodin au plus complexe, au plus ardu, à tel point que la pensée était devenue pour moi l'objet d'un nouveau jeu, un jeu qui a d'abord consisté à débusquer des incohérences dans les discours, mais également à chercher des harmonies, ou bien à en construire.

Rechercher des incohérences où qu'elles se trouvent, que ce soit dans les déclarations verbales ou écrites portées à ma connaissance, dans des déductions qui sont faites un peu vite ou bien encore dans des hypothèses formulées par les chercheurs lorsque celles-ci ont été exprimées. Bien entendu, la réflexion a suivi le jeu et le rêve, car elle met en œuvre la rationalité qui était absente dans le jeu et dans la rêverie.

Mes amis se plaisaient à ironiser sur ma manie de « toujours couper les cheveux en quatre », comme ils disaient, même s'il pouvait parfois leur arriver de reconnaître le bien fondé de ma réflexion. Bizarrement, cela ne me procurait pas une joie intense car j'avais fini par réaliser que la perception de la cohérence est loin d'être universelle, et ne semble pas si répandue que je le pensais assez naïvement jusque là. Il va donc falloir faire avec.

Si je dis que je n'ai rien créé de concret, c'est parce que jusqu'à ce jour, rien de tout ce j'ai conçu n'a été compris et par conséquent reconnu malgré une cohérence indiscutable.

Cette quête de l'harmonie dont je parle n'est autre que qu'une quête de ce qui « sonne » juste, autrement dit de la vérité, mais la vérité est brouillée par une multitude de parasites qui la rendent extrêmement difficile à débusquer car notre pensée est influencée par ces parasites au point de la faire douter de tout, ce qui ne m'a d'ailleurs pas épargné.

Il est cependant fort possible que le fait que je reste incompris soit dû à un défaut d'explication de ma part dû à l'impression d'inutilité de cette explication, l'évidence s'imposant d'elle-même. Mais il faut envisager le fait que l'évidence dont je parle et que j'ai perçue a été nourrie par le cheminement de ma propre pensée, cheminement qui l'avait conduit à cette perception, ce qui risque de

rendre cette perception dépendante de ce cheminement singulier, ce qui pourrait bien s'apparenter à un cercle vicieux.

Pour tout dire, je pense avoir compris la nature intime de l'existence, mais je n'ai pas réussi à transmettre cette vision. Une approche nouvelle pour donner une explication à cela est apparue à l'occasion d'une émission de télévision. Je vais donc m'en emparer avec l'espoir de déclencher la perception de l'évidence chez mes lecteurs. C'est bien sûr un pari. Un pari un peu culotté car il voudrait échapper aux statistiques.

Je ne suis absolument pas un « illuminé », ni un contestataire invétéré, tout au plus un gentil marginal de la pensée qui espère toujours pouvoir faire comprendre, ne serait-ce que par quelques uns, l'hypothèse originale qu'il a conçue, à charge pour eux de la relayer.

En fait, depuis ma plus tendre enfance, ma vie a été sans arrêt ponctuée de doutes, des plus anodins aux plus déstabilisants. C'est ainsi que j'ai douté de ma filiation, mais il paraît que c'est normal ! J'ai douté de ma capacité à vivre dans une société dont je ne connaissais pas les règles, or pour moi, les règles étaient les clés de toutes les portes.

J'ai également douté de ma capacité à vivre en couple bien qu'étant très jeune, ce qui, de toute évidence, traduisait les mésententes existant entre mes parents sur certains points. Il est vrai que le modèle parental n'a pas été propice à un développement harmonieux.

La part respective de l'hérédité, de l'atavisme, de l'histoire de la famille, de l'éducation, de la situation matérielle de l'époque et de la liberté n'est pas facile à faire, mais tout cela a sans doute eu son importance.

Enfant, le jeu était mon évasion, mon espace de liberté, il créait un autre monde, un monde virtuel certes, mais un monde dans lequel tout était possible, un monde dont je maîtrisais les règles. Adolescent, les questionnements se sont fait plus ciblés, mais tout aussi angoissants, puis à l'âge adulte, ils sont devenus intellectuels, sans pour autant gommer ceux qui les ont précédés. Avec le recul du temps, je réalise que mes doutes ont été le moteur de ma pensée, ou plus exactement le stimulant qui l'a aiguillonnée. Voilà pour ce qui constitue le fond de l'histoire.

J'ai dit que j'ai compris la nature intime de l'existence, et cela sous toutes ses formes. Ce fut d'abord une vision et une intuition puis une réflexion qui se voulait construite d'une manière rationnelle, et je pense très sincèrement qu'elle l'est. Ceci étant, il apparaît alors que l'existence revêt différentes formes qui se déclinent de la plus simple à la plus complexe.

Soit, mais j'ai tout à fait conscience que la connaissance de la nature de l'existence, sous toutes ses formes, ne va pas changer la vie des esquimaux ni celle des nomades sahariens. Cela ne peut intéresser que quelques privilégiés qui n'ont pas à se soucier de leur subsistance ou de leur sécurité dans un monde trop perturbé par la violence. Puisse seulement cette connaissance apaiser les esprits de ceux qui ont un pouvoir et permettre en contre point le triomphe de la pensée sur l'animalité.

Cette connaissance revêt pour moi une importance primordiale dans la mesure où elle conditionne la compréhension de l'univers dans sa globalité, mais je doute que cette compréhension change quoi que ce soit dans la vie des gens au quotidien.

Ce n'est peut être bien qu'un luxe intellectuel ! Une connaissance élitiste qui va laisser indifférent le commun des mortels, car pour beaucoup de gens, le savoir faire prime sur le savoir. Je tiens à préciser qu'il s'agit d'une constatation dénuée de tout jugement de valeur. L'importance des choses est différente pour chacun de nous, et c'est à chacun de nous de décider si c'est le savoir ou bien le savoir faire qui est le plus important.

Il n'y a pas de dépendance systématique entre les deux, en ce sens que le savoir et le savoir faire peuvent parfaitement rester dissociés, mais il apparaît cependant que le savoir faire précède le savoir qui est, pour sa part, le produit d'une réflexion alors que le savoir faire est celui d'un apprentissage.

En somme, si le savoir faire n'exclue pas la réflexion, il n'est pas le produit de celle-ci.

Prémises de mon cheminement de pensée (suite)

Je suis né juste après la dernière guerre mondiale dans une ville moyenne du centre de la France. C'était une époque où les gens s'efforçaient de penser à autre chose malgré les ressentiments que certains pouvaient éprouver vis-à-vis de compatriotes au comportement qu'ils trouvaient ambigu pendant la guerre. En fait, je dois dire que tout cela m'échappait, j'en avais seulement de vagues échos, mais j'étais encore trop jeune pour comprendre des choses qui ne me parlaient pas vraiment.

Cette période de mon enfance reste pour moi assez floue, avec cependant quelques images étonnamment précises de scènes que je revois avec un certain plaisir, mais sans pour autant éprouver la moindre nostalgie. Simples souvenirs que la mémoire a sans doute un peu arrangé pour les rendre plus agréables, car tout comme la nature a horreur du vide, la mémoire a tendance à combler ses failles en extrapolant les souvenirs.

C'est ainsi que je revois l'écurie des chevaux de mon grand père paternel avec les mangeoires et les râteliers où on mettait le foin, et puis le sol en terre cuite avec l'odeur du crottin et de la paille humide des litières. J'ai appris que mon grand père était malade. J'étais tout petit, mais je revois l'infirmière qui venait lui poser des ventouses avec le coton imbibé d'alcool qu'elle faisait brûler avant de les plaquer sur sa peau.

Peu de temps après, ce grand père est mort. Il m'a été dit qu'il avait été victime d'une embolie pulmonaire, mais je ne l'avais jamais connu en bonne santé et je ne l'avais vraiment vu que sur des photos.

Pour ne pas laisser ma grand-mère seule, mon père et mon oncle ont pensé trouver des locataires qui pourraient venir habiter une partie de la maison, mais il a fallu la diviser, ce qui n'a pas été facile car il y avait un couloir central avec des portes de chaque côté. Il a donc fallu en condamner une, ce qui fut fait avec une énorme armoire dont j'ai longtemps ignoré le contenu. La partie où vivait

ma grand-mère se composait de deux pièces, l'une donnant sur la cour intérieure et qui servait de cuisine avec un évier et une cuisinière en fonte et un buffet, et la chambre avec sa vieille armoire et un grand lit haut sur pieds, et puis sa fenêtre qui ouvrait sur la rue.

Dans le buffet de la cuisine, ou peut-être dans la grosse armoire, je ne me souviens plus, il y avait un jeu de cartes sur lesquelles étaient représentés des militaires en uniforme de la guerre de 14-18. Je n'ai jamais su si mon grand père avait fait cette guerre. Il y avait beaucoup d'informations qu'on ne donnait pas aux enfants, par pudeur, par gêne, ou pour je ne sais quelle raison. Toujours est il que les jours de mauvais temps, je retrouvais avec plaisir ces cartes qui me faisaient imaginer des ennemis invisibles que combattaient ces militaires affublés d'uniformes aux couleurs voyantes qui devaient se voir de très loin sur les champs de bataille. Ma grand-mère m'observait sans dire un mot, mais je sentais que ces cartes avaient de l'importance pour elle, alors je faisais attention de ne pas les abîmer et je les manipulais avec beaucoup de précaution.

Les jours où il faisait beau temps, je me revois jouer dans la cour avec des billes et mes petites voitures miniatures dans les chemins que je traçais sur le sol en terre battue.

À l'époque, le jour de congé scolaire était le jeudi, alors j'allais chez cette grand-mère, et j'ai le souvenir de la délicieuse purée au lait et du bon beefsteak qu'on allait chercher à la boucherie sur la place du bourg.

Mes parents travaillaient au centre hospitalier de la ville, dans les services administratifs. Ma mère se tenait à l'accueil et mon père dans un bureau à l'écart où il s'occupait de la comptabilité.

Ma grand-mère maternelle, qui vivait dans un village situé à une vingtaine de kilomètres a quitté le minuscule appartement qu'elle y occupait alors, et elle est venue à la ville pour faire la « nounou » à la maison pendant que mes parents étaient au travail. J'en garde un souvenir assez précis malgré mon très jeune âge, Je me souviens très bien d'être allé passer quelques jours avec elle dans son tout petit appartement, d'avoir dormi dans son lit et d'être allé voir le boulanger dans son fournil, et puis je revois aussi la petite épicerie du village, le café, l'atelier du charron tonnelier avec l'enclume et la forge et aussi la pièce avec les énormes machines et les courroies qui les reliaient au moteur. Il se trouve que ce charron était un vague cousin, mais je l'ignorais à l'époque.